ORTHE

Orthe fut une robuste épagneul breton sédentarisée à Bar-sur-Aube sous le vaste toit familial de mon père avoué-plaidant en cette jolie bourgade. Nous sommes à la fin des années trente et j'ai six ans.

Garnement de l'école primaire du village de Proverville, plus proche de nous que celle de la ville de l'autre coté de la rivière, je courais la retrouver à la maison sous l'œil agacé et sévère de ma mère et celui admiratif de ma petite sœur qui s'échappait pour nous retrouver dans le jardin.

Nous y vivions tous deux en autarcie avec Orthe partageant sa gamelle quand nous ne la tétions pas lorsque sa nature généreuse ne lui faisait pas compter ses chiots. Ce dernier fait nous valut une magistrale fessée lorsque notre mère nous surprit nous disputant ma petite sœur et moi les tétons de Orthe haletant voluptueusement entre nos bras.

Orthe aussi fut punie, envoyée chez un dresseur pour la préparer à l'ouverture de la chasse. Elle ne dut sa délivrance qu'à l'arrivée de mon grand-père qui rit beaucoup lorsque ses enfants lui racontèrent l'affaire et demanda Orthe pour la former à sa main.

Il entreprit cette formation avec tant de brio que chassant avant l'ouverture il fut le premier client de mon père dans un procès pour braconnage. Cette familiale initiation valut par la suite l'absolue fidélité de la clientèle braconnière du canton à mon avocat de père.

Pour Orthe la vie s'écoula tranquille jusqu'à la mobilisation de saison de chasse en saison de chasse. Elle accomplit vaillamment son travail, l'anticipant parfois durant l'été pour reconnaître le terrain, ce qui lui valut moulte piqûres de vipère. Je revois notre terreur lorsqu'elle nous revenait avec un énorme museau de dogue allemand, nous passions la nuit dans le chenil les bras autour de son cou ma sœur et moi. Les parents ne pouvant nous détacher d'elle allaient quèrir le vétérinaire qui la dégonflait d'une piqûre.

Nous partagions son affection avec un malandrin de matou noir issu d'un minuscule chaton que j'avais ramené en fraude de chez Papa Élie et Manou, nos grands-parents paternels du Mamy à Ville d'Avray. Le pavillon de Ville d'Avray était pour nous le havre idyllique de nos vacances d'hiver. Nous y retrouvions le broussailleux briard de grand-père qui nous snobait dans son chenil, à un point tel que nous lui préférions la compagnie des poules ses voisines. Au lieu de crottes de chien nous parsemions le salon de

grand-mère de fientes de poule. Y gagnait-elle ? Nous ne nous posions pas même la question. Nous nous y gagnons nos œufs coque et blasés nos œufs au chocolat aux vacances de Pâques.

Orthe et Mikey entretenaient une relation de guerre froide. A chacun son territoire, au chat les arbres et gouttières, et garde manger de la voisine, au chien la pelouse et graviers du jardin et les os de l'abattoir proche. L'abattoir à quelques pâtés de maisons de l'autre coté de la rue en bordure de l'Aube m'était connu par cet accès. Encore une affaire avec grand-père qui profitant que l'eau y était à bas étiage y nichait ses nasses clandestines, les poissons y fourmillaient attirés par le sang et nos prises étaient fabuleuses. C'est d'ailleurs en revendant celles-ci que grand-père gagna son deuxième procès. Papa ne savait plus où se mettre et n'échappait pas aux réflexions sournoises de ses collègues lorsqu'il allait honteux demander la clémence du procureur. Grand-père fonctionnaire du Trésor Public ne pouvait tout de même pas afficher un casier judiciaire de récidiviste.

Orthe qui n'aimait pas l'eau fréquentait les abattoirs par la grande porte et j'étais terrorisé d'avoir à l'y rechercher car les chevillards pour se moquer de moi prétendaient me faire boire un verre de sang pour me fortifier. J'étais à l'époque gringalet et la guerre aidant on parlait de restrictions.

C'est d'ailleurs la guerre qui valut à Orthe sa démobilisation. Lorsque Papa partit la fleur au fusil gérer les dossiers militaires au tribunal de Dijon et mère l'y retrouver sous une cape d'infirmière, Orthe fut dégagée de son statut de chien de chasse et chargée de garder la maison tandis que nous étions expédiés ma sœur et moi à Ville d'Avray.

Sans formation elle s'acquitta fort mal de cette tâche. A leur retour en zone occupée les parents trouvèrent la maison sens dessus dessous, le jardin jonché de bouteilles et vide la cave. Orthe grassouillette s'était mise en pension chez la gardienne de l'abattoir. Pareil pour Mickey d'ailleurs. Nos bêtes avaient mis fin à la guerre froide et opté pour un gouvernement de coalition animalière.

Pendant ce temps ma sœur et moi assistions au Mamy aux feux d'artifice hors 14 juillet que les allemands nous offraient en bombardant les usines Renault de Billancourt. Les jambes pendantes dans le vide à la lucarne du deuxième nous applaudissions à tout rompre tandis que les éclats de la D.C.A grésillaient en retombant d'au-dessus de nos têtes sur le toit. D'ailleurs me sentant un instant responsable de ma cadette en cette périlleuse situation je l'affublais du masque à gaz conscient d'avoir ainsi obéi aux injonctions de la défense passive. A la suite de quoi grand-père aménagea la

cave pour son usage personnel et nous expédia Manou, ma sœur et moi sous la houlette de cousin Henri sur les routes de l'exode.

Nous gagnâmes ainsi l'Auvergne dans une luxueuse limousine, cousin Henri louait des voitures de Maître pour noces et banquets, et nous héritâmes d'une Hispano-Suiza. Sans Orthe, ni le briard nous arrivâmes en Auvergne profonde où sur les bords pittoresques de l'Allier au village natal de maman nous attendîmes la démobilisation.

Maman nous y rejoignit en premier, s'extasia de notre bonne mine Maman Tika l'arrière-grand-mère retrouvée ici chez sa sœur nous avait gavés de tartines de beurre saupoudrées de cacao.

Puis papa arriva avec une bande de copains dans un autobus réquisitionné pour les archives militaires et un contingent de vins vieux de Bourgogne. J'ai vu les bouteilles, pas les archives sans doute comme eux démobilisées en cours de route…

Sans attaches particulières avec les chiens du canton qui ne comprenaient que le patois auvergnat nous retrouvâmes avec joie Orthe et Mickey ma sœur et moi de retour à Bar sur Aube pour y subir les restrictions.

Ces dernières affublées de tickets de rationnement bouleversèrent notre existence, y comprises celles de Orthe et

Mikey aucune carte de rationnement n'ayant été prévue pour les animaux domestiques alors que les abattoirs passaient sous le contrôle de l'occupant.

Orthe s'efflanqua tandis que Mickey ayant appris à faire sauter la chevillette du garde-manger de la mère Birkley garda son poil noir lustré.

La maison dut s'ouvrir à deux occupants sous-officiers et instituteurs dans le civil qui nous gavèrent ma sœur et moi de bonbons acidulés. Mamy leur fit les gros yeux offusquée de ce fait de collaboration, mais du jour où ils descendirent à la salle à manger écouter radio Londres avec papa et déplacer les épingles sur le front russe représenté par un élastique sur une carte de l'Europe derrière la tapisserie de Jeanne d'Arc, elle se dégela.

Papa de par sa prestation de serment au barreau fut déclaré Commissaire au Ravitaillement par les autorités. Il hérita d'un contingent d'essence pour sa Motobécane et d'un laissez-passer et s'évertua de satisfaire l'ennemi tout en avitaillant les maquis locaux à la demande de sa loge maçonnique.
Maman elle-même maçonne était l'hôtesse de mystérieux visiteurs qui après la libération se révélèrent sommités

de la Presse ou artistes, il nous en reste d'inoubliables portraits et poèmes qui bercent notre vieillesse à ma sœur et moi.

Bref grâce à cette situation le bouillon du logis et l'écuelle de Orthe s'enrichirent de quelques os et nous tinmes tous le coup.

En outre Orthe lâchant son statut de chien d'arrêt pour celui de chien de meute en coopérant avec les officiers allemands qui dans cette zone de chasse au bois réquisitionnèrent chiens et piqueux pour ressusciter leur passion des battues ramenée de la Forêt Noire, bénéficia des curées.

Cette passion de la chasse connut de tels débordements que fusils et permis de chasse furent largement redistribués à la bourgeoisie locale et que papa et maman se retrouvèrent dans le lot avec la bénédiction de leur loge, les repas de chasse déliant la langue de l'occupant. Nous accompagnâmes Orthe chassée de la meute pour incompétence dans de folles randonnées derrière les lignes ennemies dans les forêts du Temple, inconscients ma sœur et moi de leurs implications maçonniques.

Orthe qui avait pris de l'âge devint pour nous une véritable nounou nous ramenant obligeamment au rendez-vous de chasse à l'heure du casse-croûte. Une prescience infiniment canine lui en faisait deviner l'instant alors même que nous étions hors de portée du fumet de l'andouillette de

sanglier ou autre venaison.

En période de fermeture, nous nous livrions entre garçons à des activités sportives hors de portée de ma sœur fut-elle garçon manqué. Les tours de ville en patin à roulettes et surtout le dévalement de la côte de Proverville en caisses à savon.

Là dans nos chariots constitués des caisses des laveuses volées au lavoir municipal équipées de roues en fonte volées à la fonderie de la route de Troyes, nous obtenions des formules 1 aptes à doubler les rares gazogènes fréquentant notre descente de dix kilomètres surgissant non-stop sur la route principale. Merveille de cette époque sans ballon ni permis à points, où l'on apprenait à l'école à dessiner une pomme, non un feu rouge. Si nous nous cassâmes quelques membres et nous fîmes nombre de bosses pour éclatement de roue en fonte, nous ne vécûmes aucun choc frontal, ne percutâmes aucun véhicule même au carrefour où les conducteurs du canton nous déclarèrent prioritaires.

Orthe descendit parfois tremblante cette pente vertigineuse blottie dans mes bras, me léchant à l'arrivée à grands coups de langue visage et mains pour me remercier moi son tortionnaire d'être toujours vivante. Plus souvent elle se tenait anxieuse au carrefour auprès de ma petite sœur rancunière qui attendait de me voir m'y éclater sur un camion venu d'un

lointain canton et non au courant de notre pacte de priorité.

Avec ces activités extra-scolaires dictées et calculs n'étaient brillants ni pour moi, ni pour ma sœur et la guerre pour nous était à la maison à la remise des notes par l'instituteur.

Alors comme l'avancée des alliés se précisait on nous renvoya en Auvergne avec Maman Tika, seuls les enfants et les personnes âgées recevaient les laissez-passer pour entrer en zone libre.

Ma sœur fut installée avec notre arrière-grand-mère chez sa sœur dont le mari aveugle érudit enseignait le latin à toute la commune. Elle apprit le latin. On m'envoya moi en montagne dans une ferme remplacer un lointain cousin prisonnier en Allemagne et j'appris le patois.

Je garde de ce deuxième exode un frais souvenir champêtre et agreste, mon temps s'y partagea avec un autre petit cousin marseillais à garder les vaches et les moutons, à faner, moissonner et à en battre la récolte. Le tout assorti de larges tranches de pain emplâtrées de beurre onctueux et de délicieux morceaux de lard gras.

Débarrassés des restrictions, nous jouissions en plus d'une liberté totale, sans parler des éloquentes leçons de nature apportées par la copulation du taureau et du bélier et par le vêlement des vaches. Nous comparions nos zigounettes

et prenions conscience de leur menu vis à vis de celles des animaux de la ferme, et puis nous n'avions pas de femelle étant donné l'isolement de la ferme. Au battage il en vint bien quelques-unes, un peu grandes et puis nous n'avions pas le mode d'emploi. Plus tard je m'en ouvris à ma sœur qui se gaussa de moi, au bourg elle avait progressé bien plus vite.

Un triste événement troubla ce séjour idyllique, Maman Tika s'éteignit discrètement et l'on m'habilla de noir pour descendre l'embrasser une dernière fois. Tandis qu'on l'emmenait reposer au nouveau cimetière du bourg, on nous remonta à la ferme ma sœur et moi pour ne pas nous traumatiser avec ce deuil de famille scindée par la ligne. Manou, non plus que maman ne furent pas autorisées à passer en zone libre pour enterrer l'une sa mère, l'autre celle de sa belle-mère.

En montagne nous pûmes nous remémorer Orthe et comparer ses mérites à ceux des chiens de la ferme Noiraud et Blanchette admirables corniots gardiens de vaches, grands chasseurs d'écureuils. Ils font brancher l'animal, le parrain pose sa veste que l'écureuil s'obstine à surveiller de derrière sa branche, il contourne l'arbre et le fusille dans le dos. Rien de cela ne nous offusquait, la guerre justifiait pire et nous étions dénués de toute sensibilité à l'égard des animaux bons à manger, va sans dire de ceux

susceptibles de les manger à notre place.

La guerre était loin de nous matérialisée par les uniformes vert de gris et plaques de feldgendarms qui nous terrorisaient pour infractions à la défense passive à Bar-sur-Aube ou à Ville d'Avray, nous ne comprîmes que plus tard que les tablées de maquisards débarrassées pour recevoir plus chichement les miliciens auraient pu tourner au massacre si les uns et les autres s'étaient rencontrés à la ferme.

Après la libération papa vint nous chercher en voiture pour nous ramener à Etampes où il avait acheté sa nouvelle étude. Nous ne vîmes plus jamais Orthe qui vieillie avait été donnée à la gardienne des abattoirs réintégrée dans ses pénates.